

REVUE DE PRESSE

42 KM FILM, LES FILMS DU WORSO & KOMPLIZEN FILM PRESENTENT

UN FILM DE CORNELIU PORUMBOIU

LES SIFFLEURS

VLAD IVANOV
CATRINEL MARLON



FESTIVAL DE CANNES
COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2019



LE CERCLE NOIR pour FILIBELLO © Photos / Vlad Ciopla

AVEC VLAD IVANOV, CATRINEL MARLON, RODICA LAZAR, ANTONIO BUIL, AGUSTI VILLARONGA, SABIN TAMBREA. AVEC LE SOUTIEN DE ROMANIAN NATIONAL FILM CENTER, EURIMAGES, CINEMA CITY, BORD CADRE FILMS.
PRODUIT PAR 42 KM FILM, LES FILMS DU WORSO, KOMPLIZEN FILM. EN CO-PRODUCTION AVEC ARTE FRANCE CINEMA, FILM I VAST, FILMGATE FILMS, STUDIOUL DE CREATIE CINEMATOGRAFICA. EN ASSOCIATION AVEC MKZ FILMS, ARTE FRANCE, WDR.
PRODUIT PAR MARCELA MINDRU, PATRICIA POENARU. CO-PRODUIT PAR SYLVIE PIALAT, BENOIT QUAINON, JANINE JACKOWSKI, JONAS DORNBACH, MAREN ADE, SEAN WHEELAN, ANTHONY LAUR, PETER POSSNE.
IMAGE TUODOR MIRCEA R.S.C., MONTAGE ROXANA SZEL, DIRECTION ARTISTIQUE ARANTXA ET CHEVERRIA PORUMBOIU, COSTUMES DANA PAPARUZ, DECORS SIMONA PADURETU. ECRIT ET REALISE PAR CORNELIU PORUMBOIU.



Une série noire décomposée en une toile cubiste

Le cinéaste roumain Corneliu Porumboiu livre un formidable polar postmoderne

LES SIFFLEURS



Le septième long-métrage de Corneliu Porumboiu lève enfin le voile sur l'étrange cas de ce réalisateur roumain aux allures de sphinx débonnaire à la filmographie inclassable. Révélé au début des années 2000 en même temps que la « nouvelle vague » roumaine, il semble n'en avoir jamais vraiment fait partie. Il ne partage avec le mouvement ni son ressentiment historique (règlements de comptes avec l'ère Ceausescu), ni ses prérogatives morales (dénoncer une société corrompue), ni sa morgue réaliste.

Depuis l'hilarant *12h 08 à l'est de Bucarest* (2006), son cinéma s'est affirmé plus rieur, ironique et joueur que celui de ses compatriotes (Cristian Mungiu et Cristi Puiu au premier chef), prenant en considération le coefficient d'absurdité qui affecte les relations humaines. Son grand sujet n'est pas social, mais sémantique : il concerne les rapports incertains entre le langage et la réalité, entre les mots et les choses, sur lesquels ses personnages ne cessent de buter ou de s'emmêler les pincesaux.

Les Siffleurs, revenu injustement bredouille du dernier Festival de Cannes, marque une montée en puissance du cinéma de Porumboiu, qui livre ici un formidable polar postmoderne où les codes de la série noire sont décomposés comme dans une toile cubiste. Cristi (Vlad Ivanov), un inspecteur de police corrompu, débarque sur une petite île des

Canaries, La Gomera, où une bande de truands espagnols se charge de lui apprendre le silbo, une langue qui a la particularité d'être sifflée et permet aux locaux d'échanger à distance d'une montagne à l'autre. Leur objectif est d'organiser l'évasion d'un des leurs, Zsolt (Sabin Tambrea), assis sur un pactole de 30 millions d'euros issus du trafic de drogue.

Décor de western

Pour cela, Cristi doit apprendre à siffler avec la belle Gilda (Catrinel Marlon), une brune incendiaire et polyglotte qui joue les intermédiaires. Problème de taille : le fameux Zsolt est sous la surveillance de la procureure Magda (Rodica Lazar), la supérieure hiérarchique directe de Cristi, ainsi étroitement pris entre deux feux.

Démêler plus avant l'intrigue des *Siffleurs* ne rendrait sans doute pas justice à son récit tout en lignes brisées, savamment déconstruit sous le coup des flashback et d'une constante alternance de points de vue, rendant impossible toute restitution chronologique des événements.

Le premier plaisir du film est de s'y abandonner. Chaque saute dans le temps, chaque bifurcation autour d'un nouveau personnage ne vient pas éclairer l'intrigue, comme l'exigent les conventions, mais au contraire l'épaissir, lui ajouter une couche supplémentaire d'ambiguïté, un degré d'incertitude. Il ne s'agit pas tant d'en brouiller la compréhension que de ne conserver de l'action que des effets de surface : le ballet des présences menaçantes, l'inquisition des regards, la logique du soupçon, les vertiges de la dissimulation – autant de motifs cri-

minels qui resurgissent ici à l'état pur, sans autre justification.

Dans ce monde corrompu, l'enjeu est de ne rien laisser transparaître de ses intentions ou de ses mouvements intérieurs, de ne jamais se laisser deviner par autrui. Les personnages disparaissent derrière les archétypes qu'ils incarnent, comme autant de pions sur un échiquier. Les visages sont fermés, les gestes calculés, les rapports froids, presque mécaniques : le jeu de dupes est aussi une valse des pantins où le plus malin, se sachant observé de tous côtés (l'omniprésence des caméras de surveillance en atteste), est celui qui s'empêche le plus, contrôle ses moindres réactions, exécute son programme comme une machine – jusqu'à ce que lui échappe le petit déraillement qui signale son humanité malgré tout.

Entre les marigots poreux de la police et de la pègre, qui s'épient et se subornent mutuellement, Porumboiu invente un espace de relations intégralement paranoïaque, qu'il investit moins sous le versant de l'angoisse que de l'insolite. Plus le film avance, plus cet espace se révèle être celui-là même du cinéma, non seulement à travers le système d'archétypes et de références qui émaille tout le film (du prénom Gilda qui ressuscite le souvenir de Rita Hayworth à l'usage de « tubes » de musique classiques qui reviennent comme des gags), mais aussi parce qu'il se résout par une fusillade dans un décor de western, sur des plateaux de tournage abandonnés. Dans une scène particulièrement drôle,

Le Monde

un réalisateur américain de passage se fait dessouder pour avoir

fouillé son nez dans les affaires des truands.

Ainsi le film se présente-t-il comme une sorte de traité autoréflexif sur les procédés et pouvoirs de la fiction, cet exercice de paranoïa volontaire qui consiste toujours à cacher les bonnes choses au spectateur. Le silbo apparaît alors comme la parfaite métaphore du film en acte : cette traduction phonétique de toute langue en musique, en chant d'oiseaux, et donc du code en sensation, exprime parfaitement la joyeuse dissolution du sens qu'appelle de ses vœux le réalisateur, brandissant ainsi la promesse génialement amoralisée d'un monde dont tous les repères seraient brouillés, sauf ceux du cinéma. ■

MATHIEU MACHERET

*Film roumain, français
et allemand de Corneliu
Porumboiu. Avec Vlad Ivanov,
Catrinel Marlon, Rodica Lazar,
Antonio Buil (1 h 38).*

**Chaque
bifurcation ne
vient pas éclairer
l'intrigue, comme
l'exigent les
conventions,
mais l'épaissir**

Eux, moches et méchants

CHRONIQUE Film noir, « Les Siffleurs », du Roumain Corneliu Porumboiu, pratique un humour grinçant autour d'un flic corrompu.



LE CINÉMA

Éric Neuhoff

eneuhoff@lefigaro.fr

Ca n'est pas si simple. Il faut glisser deux doigts dans sa bouche et imiter Lauren Bacall dans *Le Port de l'angoisse*. Cristi doit apprendre le silbo, le langage des siffleurs. Déjà que cet inspecteur roumain ne parlait pas espagnol ! Les premières leçons sont laborieuses. Quel métier.

Ce flic débonnaire se rend dans une île des Canaries. La nouvelle technique lui permettra de déjouer la surveillance de sa hiérarchie qui le soupçonne de toutes les turpitudes. Il y a des micros partout. Des caméras le traquent. Il s'agit de faire évader un truand de prison. Un hic se pose un peu là : le mafieux est le petit ami de la belle, de la sublime Gilda. On voit apparaître Catrinel Marlon et Rita Hayworth peut effectivement aller se rhabiller. C'est quelque chose. Le policier a des excuses pour trahir la terre entière. Elle couche avec lui, mais c'est pour déjouer les pièges des autorités. Le magot est caché dans un matelas. Qui dormira sur ces 30 millions d'euros ?

Un faux air de Droopy

Corneliu Porumboiu aborde le

film de genre, construit son intrigue par chapitres portant le nom des personnages. Les retours en arrière sèment le trouble, tirent le tapis sous les pieds du spectateur. Une chatte n'y retrouverait pas ses petits. C'est voulu. En Roumanie et ailleurs, une bonne, une saine odeur de corruption monte aux narines. Les écoutes sont monnaie courante (Ceausescu pas mort). Les montagnes de l'archipel et les toits de Bucarest résonnent d'étranges chants d'oiseaux. Le réalisateur du *Trésor* pratique un humour grinçant, montre une absence totale d'illusions, multiplie les clins d'œil. Pauvre Cristi. On le mène en bateau. Est-ce si sûr ? Avec son faux air de Droopy, il a d'autres cartes dans sa manche. Ce solitaire n'est toujours pas marié. Sa mère se demande s'il ne serait pas homosexuel sur les bords. Cela ne l'empêche pas de croire au grand amour, contre vents et marées. Son rêve est de partir pour Singapour, fortune faite, d'assister à de fabuleux jeux de lumières et de retrouver là-bas la femme de sa vie. Il en aura fallu, des mensonges et des meurtres, pour en arriver là.

Corneliu Porumboiu respecte le cahier des charges avec élégance et ironie, décapotables rutilantes, énigme alambiquée, redoutable supérieure en tailleur strict, trafiquants vénézuéliens, brune fatale à la chute de reins niagaresque. Il a le métier d'un

horloger pervers dont aucune

montre ne donnerait l'heure exacte. On n'y voit que du feu.

Ce plaisir de cinéphile s'accompagne d'un hommage à *La Prisonnière du désert*, est bercé par des opéras qui passent sur la vieille chaîne hi-fi d'un hôtel. Les réceptionnistes écoutent Carl Orff ou Iggy Pop. L'héroïne s'affuble de lunettes de soleil et d'un foulard, comme chez Hitchcock. Ce film noir ne manque pas de couleurs. Les méchants triomphent. Il n'y a plus de morale. Il est urgent de se mettre au silbo. Pour siffler d'admiration, comme des estivants se retournant sur une passante dans la rue. ■



« Les Siffleurs »

Thriller de Corneliu Porumboiu

Avec Vlad Ivanov,

Catrinel Marlon, Rodica Lazar

Durée 1 h 38

■ L'avis du Figaro: ●●●○



DES «SIFFLEURS» À COUPER LE SOUFFLE

Polar facétieux et récit déconstruit à la croisée des genres, l'enthousiasmant nouveau film du Roumain Corneliu Porumboiu suit les alliances et trahisons indémêlables d'un flic ripou aux prises avec des narcos des Canaries, une femme fatale et quelques mirages.

Par
JULIEN GESTER

«**J**e crois que c'est très important de clarifier les choses du passé. C'est le seul moyen de bien se connaître, de préparer l'avenir. Cela relève de l'hygiène, personnelle et nationale», nous disait le grand cinéaste roumain Corneliu Porumboiu lors d'un précédent entretien, comme en prévision de la splendide farce que nous joueront quelques années plus tard ses *Siffleurs*, à la fois polar, western, satire sociale et comédie très musicale, film d'aventure et d'espionnage, d'obscurité vénéneuse et d'incessant feu d'artifice visuel, de surveillance parano ultratemporelle et de ravissements archaïques. Surtout, un thriller ventilé façon puzzle mutant, où passé, présent, futur et extrémités géographiques non seulement résisteraient longuement à toute distribution chronologique lisible, mais surtout s'ingénieraient à se confondre au gré d'une succession de flash-back à tiroirs ouverts en tous sens, moins pour éclairer l'affaire que mieux l'obscurcir joyeusement.

IDIOME ANTIQUE

L'affaire: Cristi, un ripou de la brigade des stupés de Bucarest, semble-t-il en villégiature, débarque sur une île des Canaries où l'accueillent un gang de locaux aux manières conspiratrices et une vamp, lesquels entendent lui enseigner les rudiments d'un antique idiome autochtone, le silbo gomero, langue sifflée forgée par les *guanches* pour communiquer d'une montagne à l'autre sans être perçus par l'oreille non exercée. Bien que ludique, la visée d'un tel apprentissage apparaît dans un premier temps peu claire, mais voilà Gilda, Kiko, Paco et quelques sbires dévoués à l'entraînement patient de Cristi, un doigt fermement enfoncé dans la joue, agrémenté de séances de nage en mer pour développer son souffle. Entre-temps, les cahotants à-coups de la narration nous reconduisent à intervalles réguliers de ce Far West européen au Far East roumain, où Cristi et une procureure à poigne enquêtent sur une opération de blanchiment de narco-millions. Opération où il se révélera une taupe corrompue à multiple fonds, agent double, triple, quadruple,

dont les gigogneries sans fin de complicités et de trahisons nourrissent le trouble exquis auquel carbure le récit, emballé avec malice de tubes classiques et électriques (Strauss, Bellini, Iggy Pop) et de surfaces enjôleuses, magistralement polies et chorégraphiées par Porumboiu – dont le père, arbitre de football, était lui-même un siffleur d'un style différent, qui inspira le formidable documentaire *Match retour* en 2014, autre genre d'essai joueur sur le langage et la règle. Puisque nul ne se fie à quiconque, et surtout pas à Cristi, celui-ci est sans cesse suivi, traqué, filmé, sur écoute, jusque dans sa chambre à coucher, et le spectateur dérouté peut trouver son relais dans ce personnage secondaire d'agent voyeur de la police qui, depuis une pièce aux murs gris, essaie de recomposer quelque chose d'un scénario de polar à partir des scènes qui défilent sur ses écrans de vidéosurveillance, dont il a l'ingénuité de ne pas soupçonner combien celles-ci ne sont que pures fictions-écrans jouées pour lui, décalquées d'autres images déjà trop vues pour ne pas être crues.

MACHINE À MENSONGES

Comme dans tout bon film noir – et plus encore dans celui-ci qui joue avec les atours et détours du genre en pleine conscience maniériste de ses effets, formes et figures de seconde main, de ses trompe-l'œil volontiers solaires et colorés, et de ses personnages qui eux-mêmes semblent s'inventer un rôle de tueur ou de femme fatale – plus le récit progresse et fait mine de recoller les bris de l'intrigue, plus son cœur opaque de secret se gonfle et s'épaissit de nouveaux vertiges incomplets. D'autant que, sous les signes emphatiques de fictions composées pour les yeux et les oreilles de l'hypermoderne hypersurveillance mondialisée d'un Wild Wild East où chacun lutte pour sa survie avec les armes sauvages d'une rouerie de tous les instants, circule un autre récit infra, à bas bruit et plus habité (comme les pépiants sifflements du silbo passant pour gazouillis aviaires aux oreilles des micros espions), celui d'un genre de magot de conte, faussement dépravé et moral à sa manière propre, et d'une sorte d'histoire d'amour – les deux ne faisant évidemment qu'un.

Les saltos facétieux du temps du film sur lui-même évoquent inmanquablement *Pulp Fiction* ou *Kill Bill*, mais le cinéma d'un Tarantino trouve ici un écho plus vaste encore dans ce monde tout de cinéma au carré et d'archétypes inoxydables rejoués pour le plaisir de donner le change à la ou les caméras. Lorsque Cristi, craignant d'être trahi par l'argent des bakchichs reçus, que sa mère a trouvé et donné à la paroisse du coin pour racheter son salut, demande à celle-ci de prétendre que c'était là l'épargne de son défunt père, forcément arrosé en douce en tant qu'huile du parti à l'ère communiste, elle s'offusque:

«Mais tu sais bien que ton père ne touchait pas de pots-de-vin!» Lui rétorque: «C'est un cliché, alors ils le croiront», énonçant placidement l'une des clés cardinales de la joie procurée par le film, pure mécanique de jubilation plastique, machine à mensonges, donc à récits, en apparence dérégulée, mais qui ne fait que remonter chaque fois un peu plus loin le cours de l'histoire, ou plutôt du spectacle, jusqu'à son origine la plus pure et foraine de son et lumière. Cela pour mieux recouvrir allègrement le constat que le cinéma en général, et roumain en particulier, ne peut pas grand-chose pour un présent insaisissable, ni contre la corruption endémique de la société, sinon apporter quelque consolation à celui qui entre tous les pourris aura eu le seul sursaut de souci du sort d'autrui. Avec pour onguents aussi réparateurs que trompeurs le cliché, le mythe et la fiction comme *lingua franca* qui parle à toutes les caméras et tous les voyeurs tel le silbo gomero se pliant à traduire tout idiome en la similitude musicale, primitive donc radicale, du chant des oiseaux. ◆

LES SIFFLEURS

de CORNELIU PORUMBOIU
avec Vlad Ivanov,
Catrinel Marlon... 1 h 38.



LES SIFFLEURS

CORNELIU PORUMBOIU

Flic véreux, gangsters, femme fatale... Le cinéaste roumain s'empare des codes du film noir, s'en amuse, et surprend avec ce polar drôle et inventif.



Certains fans de la première heure du Roumain Corneliu Porumboiu risquent d'être surpris. Avec *Les Siffleurs*, sélectionné au dernier Festival de Cannes, l'auteur de *Policier*, adjectif change de style. Terminé les longs plans-séquences contemplatifs, les échanges dialectiques et érudits de dix minutes : place à un film noir rythmé (mais oui!), avec flic corrompu mais amoureux, femme fatale (la superbe Catrinel Marlon), mafieux à la gâchette facile, et même des scènes d'action – poursuites, bastons, fusillades, rien ne manque.

Le recours à des dialogues strictement fonctionnels est, somme toute, logique : les personnages, obsédés par un butin à récupérer ou des gangsters à mettre hors d'état de nuire, n'ont pas de temps à perdre en débats sémantiques. On peut aussi y voir, de la part du réalisateur, la prise de conscience d'être arrivé aux limites d'un système esthétique très théorique qui, s'il a

produit des pépites (*Le Trésor*, 2015), souffrait parfois d'un déficit d'incarnation – comme dans *Métabolisme* (ou *quand le soir tombe sur Bucarest*), en 2014. Mais cette évolution, si inattendue soit-elle, a du bon : *Les Siffleurs* se révèle un divertissement de haute volée, inventif et très plaisant, qui devrait permettre au plus caustique des cinéastes roumains de toucher un plus large public sans se renier.

Car, malgré les apparences, la patte de Porumboiu est bien là. Dans l'humour décalé du scénario, tout d'abord. Pour échapper à la surveillance policière, les truands s'échangent leurs informations dans un langage sifflé traditionnel (et authentique!) inventé sur l'île de La Gomera, aux Canaries. L'apprentissage de cette technique de communication ancestrale, par l'inspecteur Cristi (Vlad Ivanov, qui jouait le commissaire retors de *Policier*, adjectif, une nouvelle fois excellent), produit des scènes très drôles.

Télérama

Tous les films de Corneliu Porumboiu, qu'ils relèvent de la fiction (depuis ses débuts avec *12h08 à l'est de Bucarest*, en 2006) ou du documentaire (*Match retour*, *Football infini*), sont des réflexions sur la mise en scène. *Les Siffleurs* ne fait pas exception avec ses images de vidéo-surveillance qui transforment les policiers en voyeurs, sa séquence d'interpellation en flagrant délit (sur des plateaux de tournage désaffectés...) dont le « scénario » minutieusement préparé ne se déroule pas comme prévu – exactement comme les aléas de la météo obligent un réalisateur à modifier son plan de travail. Mais la mise en abyme du cinéma est, ici, franchement ludique. Porumboiu s'amuse avec les codes du film noir, qu'il cite ouvertement *Gilda*, pastiche la scène de la douche dans *Psychose* ou joue du contraste entre la violence des situations à l'écran et la douceur des arias d'opéra sur la bande-son. Dans ce contexte, l'utilisation à plusieurs reprises de *La Barcarolle*, le « tube » romantique des *Contes d'Hoffmann*, d'Offenbach, est irrésistible. – **Samuel Douhaire**

La Gomera, Roumanie/France/Allemagne (1h38) | Scénario : C. Porumboiu. Avec Vlad Ivanov, Catrinel Marlon, Rodica Lazar.

Butin à récupérer ou mafieux à attraper, l'action prime toujours. (Cristóbal Pinto).



On aime un peu



Beaucoup



Passionnement



On n'aime pas

Siffler n'est

pas jouer

LA CROIX

— Dans ce long métrage découvert à Cannes, Corneliu Poromboiu détourne les codes du genre pour signer une réjouissante satire de film noir sur fond de corruption et de surveillance généralisée.

— Il met en scène un policier véreux qui doit apprendre le langage sifflé d'une île des Canaries pour aider un malfrat à s'évader de prison et échapper aux soupçons de ses collègues.

Les Siffleurs ★★★

de Corneliu Porumboiu

Film roumain, 1h38

Cristi, un inspecteur de police roumain placide et légèrement dégarni, débarque un beau matin du ferry dans la spectaculaire île de La Gomera (titre original du film), située dans l'archipel des Canaries. Falaises à la verticale, lumière aveuglante et, à l'arrivée du bateau, une brune sculpturale en imperméable et lunettes noires (Catrinel Marlon) qui l'attend sur le quai. Elle le conduit dans une somptueuse villa, perchée sur les hauteurs de l'île, où il est alors sommé sans trop de ménagement d'apprendre en un temps record la langue sifflée de l'île, le *silbo gomero*.

Utilisée par les autochtones, les Guanches, lors de la conquête es-

pagnole pour communiquer d'une vallée à l'autre, cette langue ancestrale se pratique en repliant l'index entre les lèvres pour produire, selon sa position dans la bouche, des sifflements d'une tonalité et d'une longueur différentes correspondant chacune à une lettre de l'alphabet.

Mais l'apprentissage se révèle plus ardu que prévu pour le policier corrompu et amoureux qui a accepté d'aider la belle Gilda à faire évader son compagnon, un puissant trafiquant de drogue incarcéré à Bucarest. Surtout quand elle doit être transposée du castillan au roumain... Elle est pourtant le seul moyen pour lui de communiquer avec les trafiquants en échappant à la surveillance constante dont il fait l'objet dans son pays de la part de ses collègues soupçonneux.

Dès l'entrée en matière de ce film jubilatoire, on retrouve le goût pour l'absurde et l'humour grinçant de Corneliu Promboiu, l'un des brillants représentants, avec Cristian Mungiu et Cristi Puiu, du renouveau du cinéma roumain. Et dans ce détournement du film de genre, véritable hommage au classique film noir américain, le réalisateur ne ménage pas ses effets: récit chapitré et ultra-rythmé, héroïne à la Rita Hayworth, manipulations en tous genres, et motel mystérieux avec réplique de la fameuse scène de la douche de *Psychose* d'Alfred Hitchcock. Sans compter un final aux allures de

LA CROIX

western au cours duquel policiers et malfrats s'affrontent dans des studios de cinéma désaffectés et disparaissent derrière des cloisons escamotables... Ce second degré assumé n'enlève rien à la noirceur et à l'efficacité d'une intrigue machiavélique qui met en scène des personnages vénaux et soupçonneux, jouant un double jeu permanent sur fond de méfiance et de surveillance généralisée.

Dans ce pays, hanté par les fantômes de Ceausescu et de la Securitate, la vérité est un concept à géométrie variable qui évolue au fil du scénario et des points de vue des personnages, menageant jusqu'au bout suspense et rebondissements. Dans cette

valse de faux-semblants, seules les femmes – dont la mère du policier, la procureure et Gilda – tirent leur épingle du jeu, semblant motivées par des objectifs plus louables.

« *Dans cette histoire, tout le monde joue un rôle, et moi je joue avec les codes du langage et du genre* », a expliqué le cinéaste. Au-delà d'une mise en scène brillante, la force du film est de faire du *silbo*, symbole de la résistance à l'oppression, le cœur du récit. C'est la seconde fois en moins d'un an qu'un film évoque ce sujet puisque déjà dans *Sibel*, un film turc sorti au mois de mars dernier, l'héroïne utilisait une langue sifflée pour se libérer des carcans de la tradition.

Chez Porumboiu, ce langage se-

cret revêt une force poétique. Il se répercute entre les volcans de La Gomera avant de résonner dans les rues de Bucarest. S'il est utilisé à des fins criminelles, afin de permettre aux malfrats d'échapper à la vigilance de la police, il finira néanmoins par aider Cristi à retrouver la femme qu'il aime. Dans ses précédents films, notamment *12h 08 à l'est de Bucarest* et *Policier, adjectif*, le cinéaste interrogeait la force des mots et leur utilisation à des fins politiques dans la Roumanie post-révolutionnaire. Cette fois, pour échapper au pouvoir de contrôle du langage, le siffler représente le seul instrument de liberté et de sincérité.

Céline Rouden



Les Siffleurs Corneliu Porumboiu

**La Langue
des sans voix**
Baptiste Roux

Sortie le 8 janvier

La Gomera

Roumanie/France (2019) 1 h 38. Réal. et scén. : *Corneliu Porumboiu*. Dir. photo. : *Tudor Mircea*. Déc. : *Simona Paduretu*. Cost. : *Dana Paparuz*. Mont. : *Roxana Szel*. Prod. : *Marcela Mindru Ursu, Patricia Poienaru*. Cies de prod. : *42 Km Film, Les films du Worso, Komplizen Film*. Dist. fr. : *Diaphana*.

Int. : *Vlad Ivanov (Cristi), Catrinel Marlon (Gilda), Rodica Lazar (Magda), Antonio Buil (Kiko), Agustí Villaronga (Paco), Sabin Tambrea (Zsolt), Cristóbal Pinto (Carlito)*.

Voir aussi n° 701-702, p. 83, Cannes 2019.

COÏNCIDENCE DE L'ACTUALITÉ cinématographique, deux films traitent, à moins d'un an de distance, de la langue sibilante et de ses étonnantes ressources communicationnelles. Si *Sibel* (Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti, 2018 ; voir n° 697, p. 42) nous donnait à découvrir un langage dont le sifflement est l'unique composante morphologique, le dernier long métrage de Porumboiu s'intéresse plus particulièrement aux possibilités de codage que représente l'idiome sifflé des Guanches, le peuple autochtone de La Gomera. Sur cette île des Canaries, les sons du castillan se trouvent découpés en phonèmes sibilés, auxquels sont attribuées une hauteur de ton et une longueur de timbre : il est ainsi possible, du sommet d'une montagne, de transmettre les informations d'une vallée à l'autre ; les non-initiés sont court-circuités, et les oreilles indiscretes ne perçoivent pas autre chose que de mélodieux chants d'oiseaux...

Cette tradition ancestrale ne saurait se limiter au folklore. Elle peut s'avérer d'une rare opportunité à l'heure de l'interception des conversations secrètes par les techniques de surveillance les plus intrusives. Cristi est un policier roumain en cheville avec Zsolt, dont l'usine de matelas est la plaque tournante du

blanchiment de l'argent sale à Bucarest, lui-même acoquiné avec la mafia vénézuélienne. Le fonctionnaire est conscient de vivre sous le regard et l'écoute des caméras et micros disposés par ses supérieurs après l'arrestation dudit Zsolt. Un seul et unique recours s'impose : Cristi doit faire le voyage aux Canaries pour acquérir les rudiments du silbo, la fameuse langue sifflée. Il y retrouve Gilda, la compagne de Zsolt, dont la sensuelle beauté est loin de le laisser indifférent...

Première incursion du cinéaste dans l'univers du film policier, *Les Siffleurs* opte pour une approche clinique des motifs inhérents au genre (trafics, plans et moyens d'action, exécutions des traîtres, etc.), privilégiant, dans le traitement des enjeux, une dimension antispectaculaire. Cette économie du dépouillement concerne aussi les personnages, au laconisme remarquable, adeptes du double voire du triple jeu, et dont le vocabulaire ignore les mots « scrupule » et « éthique ». Les rapports sont intéressés, la rivalité incessante, la méfiance généralisée et la sincérité absente. C'est en cela que le granitique Cristi, sa cheffe Magda ou la mafia ibéro-roumaine rejoignent la constellation des figures qui peuplent le monde de Porumboiu : la vénalité, la brutalité et l'inhumanité sont les seuls guides, puisqu'il n'est rien d'autre à attendre de ses semblables qu'une complicité avec la corruption généralisée ou les rapports de force systématiques. Dépouillés de sentiments, dotés d'un instinct de conservation tenant lieu de balise éthique et obsédés par la menace



qu'incarnent leurs acolytes, les héros des *Siffleurs* paraissent les purs produits d'un monde où la valeur de l'individu se mesure à son statut hiérarchique et à son rendement personnel. À cet égard, la frontière censée démarquer les deux mondes des truands et de la loi paraît bien poreuse, en ce sens où une même brutalité, une même absence de surmoi moral et d'intérêt pour l'autre régit les relations. Cette occultation de l'altérité, dans le jeu de rôles et de réaffectation des identités qui caractérise l'intrigue, constitue le défaut essentiel de la cuirasse : chacun croit être le manipulateur suprême, ignorant les sans-grade qui partagent son espace et précipiteront sa perte (la bigote de mère de Cristi fait don au clergé des 50 000 euros que son fils conserve dans la cave de sa maison ; l'employé mélomane de l'hôtel joue remarquablement du couteau, etc.), faute d'attention suffisante et de décryptage rigoureux des signes patents.

Cette redistribution permanente des rôles est déterminée par le caractère panoptique de la société de contrôle où évoluent les personnages. Les myriades d'écrans de vidéosurveillance ont complété les mises sur écoute et la délation généralisée de l'ère Ceausescu, de sorte que l'art du simulacre et la capacité de dissimulation sont les atouts indispensables à qui désire échapper à la vigilance d'Argus – et ce jusque dans les bureaux de la police, où l'annonce de l'achat de cigarettes est le prélude aux confidences... L'ironie suprême est que la technique n'est pas vaincue par la surenchère dans les moyens mais par le recours aux pratiques archaïques : la plus belle scène est sans doute celle où les malfrats sifflent de toit en toit, au cœur de Bucarest, une collision entre deux mondes où le recours au patrimoine immatériel triomphe de la fragilité des systèmes complexes... Ce dispositif déceptif offre aussi une réflexion sur la mimesis et la mise en abyme. La deuxième section du film (« Gilda ») s'amorce par un baiser que la jeune femme justifie par la nécessité de tromper les policiers en faction. Plus tard, dans l'appartement de Cristi, les ébats sonores du vrai/faux couple obéissent à une logique analogue. Le procédé se trouve encore complexifié par l'émiettement chronologique du film, qui joue des retours en arrière périodiques en modifiant les angles de perception. Le

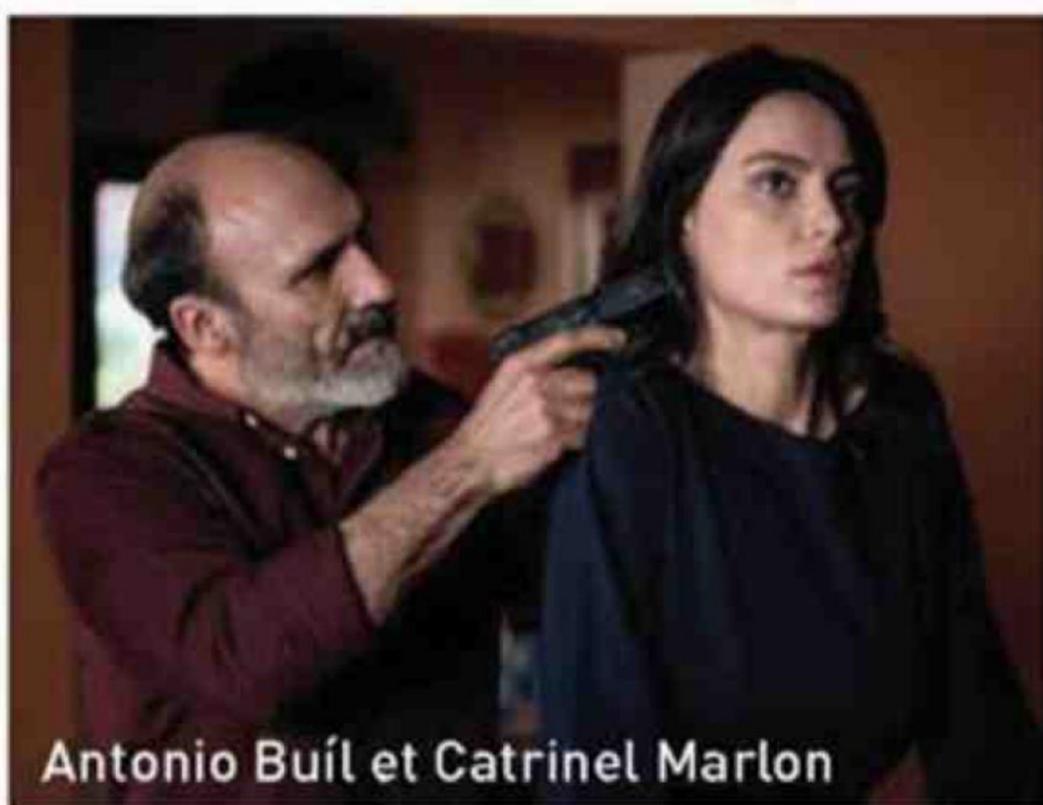
spectateur est régulièrement invité à réinsérer les personnages dans une nouvelle direction narrative, puisque le contexte où s'inscrivent les actes est enrichi par l'ajout d'informations substantielles qui réorientent le propos, bouleversent les certitudes et rebattent les cartes. Le mystificateur se transmue en manipulé, le salaud en victime : la lecture rétrospective des enjeux, conjuguant la polysémie des actes avec le caractère ambivalent des personnages, fait des *Siffleurs* une œuvre où la totalité du monde n'est déchiffrable que par les fragments à recomposer. D'autre part, un degré ultime de raffinement dans les régimes discursifs est atteint dans l'utilisation de deux séquences, l'une issue de *La Prisonnière du désert* et l'autre d'une série B roumaine des années 1970. Celles-ci ont pour fonction de prolonger et de commenter l'action de son film, avec laquelle les extraits entretiennent une relation jumelle. L'acmé de l'œuvre ne se situe-t-elle pas dans un studio de cinéma à ciel ouvert, au milieu d'une ville de western¹, où la rencontre finale de tous les personnages de l'intrigue donne lieu à un *gunfight* archétypal – les armes automatiques remplaçant les winchesters ?

Dans ce film à la sécheresse minérale où demeure presque impossible l'accès à la vérité de l'autre, s'énonce pourtant, et ce pour la première fois chez Porumboiu, l'affleurement de sentiments tendres et sincères qui, dans l'installation kitschissime des Gardens by the Bay de Singapour, viennent montrer que, pour une fois, peut-être, la simulation aura pu incarner l'espéré présage du réel. ■

1. La première incursion dans ledit décor est l'occasion d'un des nombreux traits de l'humour cher à l'auteur. Cristi s'informe auprès de Magda de la disponibilité du site. « Pas de souci, répond la supérieure, j'ai fait coffrer le directeur la semaine dernière. »

8 JANVIER | ★★★

LES SIFFLEURS



Antonio Buíl et Catrinel Marlon

© VLAD_CTOPLEA

La corruption est la thématique favorite du cinéma roumain, et du cinéma des ex-pays de l'Est en général. Le sarcastique Corneliu Porumboiu (*12h08 à l'est de Bucarest*) en fait un élément comique puisque dans *Les Siffleurs* tout

le monde est plus ou moins pourri, à commencer par le héros, un flic en cheville avec des mafieux. Pour faire évader un type louche et empocher un magot au passage, il va devoir apprendre une langue sifflée enseignée aux Canaries où il rencontrera la fascinante Gilda (Catrinel Marlon, une révélation). Moins austère que ses compatriotes Cristi Puiu (*Sieranevada*) ou Cristian Mungiu (*Baccalauréat*), Porumboiu signe un film noir postmoderne qui cite explicitement ses sources (*Gilda*, *Psychose...*), entamant un dialogue réjouissant avec les polars déstructurés – ici, un poil trop – de Tarantino. ◆ CN

The Whistlers • Pays Roumanie, France, Allemagne • De Corneliu Porumboiu
• Avec Vlad Ivanov, Catrinel Marlon, Rodica Lazar... • Durée 1h38

Les Siffleurs

Un film de Corneliu Porumboiu
Avec Vlad Ivanov, Catrinel Marlon, Rodica Lazar...
En salles le 8 janvier

Cette année à Cannes, Les Siffleurs de Porumboiu n'ont pas fait beaucoup de bruit, *parasités* par Bong Joon-ho et par les cris des *Misérables*. Au mieux, on a parlé de « sympathique film de genre ». Pourtant, ses flics pourris, ses femmes fatales et ses gangsters qui sifflent au lieu de parler, révolutionnent discrètement le polar. Mieux : ils en font un genre pop, musical, lumineux.

Qui a déjà vu un film de Corneliu Porumboiu a forcément remarqué ses talents de maître-siphonneur : que ce soit le trou creusé dans le jardin du *Trésor*, la réforme dingue des règles du foot proposée avec un sérieux de pape par le fonctionnaire de *Football infini*, ou encore le plan tracé au tableau à la fin de *Policier, adjectif* qui balaie d'un trait de craie tout l'échafaudage moral du protagoniste, le Roumain tire le tapis sous les pieds de ses personnages – mais jamais par sadisme. Plutôt pour constater leur aplomb de santons. Dans Les Siffleurs, il y en a, des santons : Cristi, flic ripoux et surtout désabusé, remarque les figurines qui ornent le salon de son employeur mafieux qui vient de l'affréter sur l'île de la Gomera, aux Canaries. Elles représentent les Guanches, les indigènes qui ont transmis aux Espagnols une langue sifflée, que les non-initiés prennent pour des chants d'oiseaux. Ce qui tombe bien : comme le lui a signalé

dès son arrivée une compatriote au prénom hollywoodien, Gilda, Cristi est soupçonné par sa hiérarchie, qui le filme et l'écoute non-stop depuis la capitale. Ici les codes du film noir (femme fatale, motel sombre), vont faire l'objet d'une série d'explosions variées. Un sang et lumière pop qui va hybrider le genre de partout : poussées de western (*The Whistlers*, le titre anglais, fait écho à la séquence des sifflements d'Indiens de *The Searchers* de John Ford), bouteille hitchcockienne dans une cave (comme le Pommard des *Enchaînés*), « Barcarolle » des *Contes d'Hoffmann* d'Offenbach montée en contrepoint sur les maraudes nocturnes violentes de Cristi... « Belle nuit, ô nuit d'amour, souris à nos ivresses ». Sur fond de narcotrafic et de blanchiment d'argent, l'omniprésence de la musique et sa variété marquent une nouvelle direction chez Porumboiu, expert ès grisaille bureaucratique.

Siffleur, adjectif

« Belle nuit... » Tout l'enjeu du film est peut-être de rendre ce contrepoint musical non ironique. Doubles fonds, trahisons, *bluff*, on connaît la chanson, mais comment la transformer en barcarolle ? Faire d'une nuit passée avec Gilda pour les caméras de surveillance une « ô nuit d'amour » ? Porumboiu cherche, il joue, avec humour et sérieux, comme Mariano Llinás avec ses héroïnes de *La flor*. Le

film lui-même, chromatiquement, s'impose de se frayer une voie hors du polar, hors du « noir, adjectif ».

Une grande partie de l'humour absurde de *Policier, adjectif*, dont Les Siffleurs dessine un sequel, consistait à montrer son inspecteur pris dans les rets de la grammaire (dont sa femme lui rappelait les règles) et de la sémantique (son chef, le même Vlad Ivanov, qui s'appelait déjà Cristi, le forçait à lui faire lire le dictionnaire). Porumboiu ambitionne davantage : un levier pour faire sauter l'obligation de parole. Cristi, tant qu'il n'aura pas quitté son emprise, sera assignable et sommé de se « confesser », de la part de sa mère, du curé de celle-ci, ou de sa cheffe, la procureure Magda (géniale Rodica Lazar, entre Ingrid Caven et Marlene Dietrich). Le *siblo*, le « sifflé », vient à la rescousse non pas comme une doublure secrète au langage, au seuil de l'animalité, de l'art, de la bouffonnerie. Pour l'apprendre, il faut se fourrer le doigt dans la bouche et « faire comme si c'était un revolver et que la balle allait ressortir par ta tempe ». L'impassible *stoneface* Cristi s'assouplit pour siffler, le polar aussi, cherchant dans la « douce nuit » l'ivresse d'un matin d'amour. • CHARLOTTE GARSON

J.-M. L. S.

Pas de mastodontes annoncés dans les salles aujourd'hui mais une multitude de propositions pour les esprits curieux. Le meilleur film de la semaine est certainement « **Les siffleurs** », du Roumain Cornelius Porumboiu, qui se déroule en grande partie sur l'île de la Gomera, dans les Canaries. Ce polar qui multiplie les surprises a pour point de départ une idée des plus originales : il s'agit pour un inspecteur de police corrompu d'apprendre le silbo, curieuse langue sifflée, afin d'entrer en contact et faciliter l'évasion d'un trafiquant de drogue. Evidemment, rien ne va se passer comme prévu... Multipliant les chausse-trappes et les coups tordus, ce polar extravagant tient la route jusqu'à la dernière scène, tout aussi surprenante que celles qui ont précédé.



“Les Siffleurs”, le film noir éparpillé façon puzzle

POLAR

Corneliu Porumboiu nous régale avec un exercice de style ultra référencé et décalé.

► Film roumain de Corneliu Porumboiu avec Vlad Ivanov, Catrinel Marlon

Tous pourris ! Pas question ici d'une nouvelle dénonciation de la corruption, ce fléau endémique à la Roumanie (qui n'en a pas l'exclusivité évidemment, mais l'a portée à un degré de perfection plutôt rare), juste l'énonciation d'un fait propre au film d'un grand cinéaste de ce pays, Corneliu Porumboiu. Dans son 7^e long métrage, l'auteur adulé de *12 h 08 à l'Est de Bucarest* ne s'intéresse pas à une réalité mais au mensonge, à la duplicité, à la manipulation, au cryptage... Bref, il parle de cinéma. C'est d'autant plus évident qu'il investit le genre ultra codé du film noir hollywoodien.

Ainsi, nous place-t-il dans les pas de Cristi (Vlad Ivanov, épatant en Droopy apathique), un inspecteur ripou de Bucarest, placé sous surveillance et mis sur écoute par ses supérieurs soupçonneux. Quand la compagne de Zsolt, son employeur mafieux qui seul sait où se trouvent les



Catrinel Marlon, la révélation sublimissime de ce long métrage virtuose.

VLAD CIOPLEA

30 M€ de butin de son gang de trafiquants, lui demande de l'aider à le faire s'évader, il ne se fait pas prier : elle a la beauté au-delà du réel de Catrinel Marlon, un parangon de femme fatale qui a en outre l'élégance de s'appeler Gilda ! Il la suit jusqu'à l'île de la Gomera, dans les Canaries, où il va apprendre le *silbo gomero*, une langue sifflée ancestrale dérivée du castillan qui permettait aux bergers initiés de communiquer sur de grandes distances, d'une montagne à l'autre, sans être compris des autres. Cet idiome rare lui sera utile de retour en Roumanie, pour l'évasion de Zsolt. Mais bien sûr, tout le monde est après lui, et tout le

monde se double, se triple même, et comme si ça n'était pas suffisamment compliqué, voilà que l'amour s'en mêle. Mais quel est-il : conditionné, tarifé, contrefait, partagé ?

Absurdité mortifère

Cinéphile et intellectuel, Corneliu Porumboiu ne se contente pas de mettre en scène les rapports de force qui régissent les transactions dans la fameuse *asphalt jungle*, il en souligne l'absurdité mortifère en les éparpillant façon puzzle. À la manière de *Pulp Fiction*, l'intrigue disperse ses rebondissements dans des chapitres livrés dans un désordre temporel sa-

vant : les retours en arrière n'éclairent pas comme il est de coutume, mais opacifient la narration, et les scènes en avance brouillent de même la perception... Bref, tout est crypté dans *Les Siffleurs*, tout est trafiqué, tout est pourri...

Élégant et pince-sans-rire, l'exercice de style s'abîmerait dans son artificialité ludique et érudite, si n'était sa géniale idée de confier le plus pur, le plus vrai, le plus fort, de ses personnages au seul médium qui n'y triche jamais sur sa nature codée. Siffler pour dire vraiment, et enfin, ce qu'on a sur le cœur. Chouette déclaration d'amour au cinéma.

Jérémy Bernède

Quand un ripou roumain joue au canari espagnol

L'art du sifflement devient un enjeu esthétique dans ce film noir. Corneliu Porumboiu ironise sur le genre tout en l'alambiquant à l'extrême. Une réussite.

LES SIFFLEURS

Corneliu Porumboiu

Roumanie-France-Allemagne, 2019, 1 h 38-

Contrairement à ce que certains ont prétendu à Cannes, où le film figurait dans la compétition officielle, Corneliu Porumboiu n'a pas perdu les pédales, ni fait tellement de concessions avec *les Siffleurs*, superbe film noir roumain qui débute de manière (agréablement) dépaysante aux Canaries sur un morceau d'Iggy Pop. On sait surtout gré au cinéaste d'avoir mis un terme à certaines de ses dérives idiosyncratiques. Voir notamment ses deux précédents essais plutôt barbants sur le football, qu'on les considère ou non comme des métaphores politiques.

Porumboiu retrouve enfin la veine de son étrange *Policier, adjectif*, ainsi qu'un de ses acteurs fétiches, Vlad Ivanov, tout en pimentant le récit avec une bonne dose de glamour et de mystère. Ce n'est pas tout à fait un thriller anglo-saxon, même si ça s'y réfère. Les actions du héros, un flic ripou et taciturne, pourraient (par exemple) s'apparenter à celles des malfrats de *Reservoir Dogs* de Tarantino, s'il y avait un peu plus de sang et de dialogues.

Tout le monde épie tout le monde

Mais Porumboiu ne joue pas totalement le jeu du genre, qu'il dépsychologise à l'extrême en restant du côté absurde de la force (et de la farce), et accumulant codes, décors et stéréotypes, sans vraiment tenter de ficeler une intrigue. Il s'attache avant tout à conjuguer au présent notre société de surveillance : tout le monde épie tout le monde, les écrans et les caméras se surmultiplient et brouillent le réel. Par-dessus le marché, c'est aussi une satire du cinéma policier, dont Porumboiu se gausse à moitié tout en s'y référant. Clins d'œil

au cinéma classique et traque mortelle dans des décors de studio. Le pompon, qui tombe un peu à plat, certes, est l'intrusion impromptue d'un réalisateur américain en repérages au beau milieu d'un meeting de gangsters. Il s'en mordra les doigts. Les concessions de Porumboiu restent à mi-chemin du romanesque et du classicisme, vers lequel il lorgne pour la première fois. La femme fatale est bien vêtue de rouge, mais n'attise que des flammes modérées. Le jeune premier, lui, a 50 ans, et une expressivité limitée. Pas de quoi en faire une romance torride. Porumboiu n'en a cure, car il est tout entier dans l'emboîtement de ses duplicités, retournements, et magouilles autour d'un dealer emprisonné et de quelques millions d'euros transitant dans des matelas.

D'incessants coups de théâtre

Dans cette foire d'empoigne alambiquée, la beauté – au-delà des contrastes abrupts et réussis entre situations et séquences – réside dans la gratuité de certains gestes. Notamment ce qui sert de titre au film, la mythologie des bandits siffleurs de La Gomera (île des Canaries) communiquant entre eux comme des oiseaux ; un art que le ripou, soudoyé pour participer à l'évasion du trafiquant, est brutalement contraint à apprendre pour transmettre des messages à ses comparses. Après, on peut se demander s'il y a love story ou non, et comment et pourquoi, mais cela compte moins que le fait que Porumboiu démontre à ses confrères roumains comment ils pourraient sortir de leur enfermement naturaliste et parano. La saveur douce-amère de cette fable azimutée et ses incessants coups de théâtre (et hécatombes) sont plus plaisants qu'une résolution du récit en bonne et due forme. Déréalisant le thriller et l'« exotisant » pour faire éclater ses limites, Porumboiu siffle des airs connus, mais sur un mode atonal. Cela fait toute la singularité de cette entreprise hors catégorie.

VINCENT OSTRIA

**L'IRRÉSISTIBLE ESSOR
DU CINÉMA ROUMAIN
A DÉBUTÉ DANS
LES ANNÉES 1990
SOUS LA HOULETTE
DU RÉALISATEUR
LUCIAN PINTILIE.**